

vations, ou même à souffrir de la faim.

Nous avons vu quelques uns de ces jeunes gens quitter avec gaieté de cœur le toit paternel pour se faire les valets d'étrangers toujours prêts à les exploiter. Dans le temps de l'abondance, nous les avons vus revenir dans le pays, faisant parade de toilette, et pouvant offrir à l'œil de leurs jeunes campagnons moins imprudents qu'eux, un porte-monnaie bien garni; ils avaient foi dans l'avenir, et ils n'avaient que des paroles mulveillantes à l'adresse de ceux de leurs compagnons qui préféraient le travail de la charrue à la brillante perspective de *châteaux en Espagne*.

Dans le temps où ces jeunes gens étaient de retour dans le pays, ayant encore quelqu'argent, ils auraient bien pu se remettre au travail des champs. Mais non, ils avaient respiré l'air des villes; il fallait encore y retourner. Ils n'avaient pas dans le cœur cet amour inné de l'agriculture, que l'imprudence des parents leur a appris à mépriser, grâce à l'insouciance de ceux-ci qui eux-mêmes n'ont pour ce travail que la plus grande répugnance. La faute de cette émigration en est aux parents ignorants ou négligents qui se contentaient de n'offrir à leurs enfants que l'exemple d'une culture routinière, bien propre à jeter dans le cœur de ces jeunes gens le découragement et par là l'idée de chercher ailleurs un moyen de vivre plus à l'aise. Ces enfants, dès leur bas âge, n'ont pu faire l'apprentissage des travaux de l'agriculture, apprentissage qu'ils devaient connaître sous peine d'une démoralisation générale.

Nous le savons tous par expérience, parmi les jeunes gens qui quittent la campagne pour obtenir du travail dans les villes, il n'en revient pas ou presque pas de ceux qui n'ont point connu et pratiqué les travaux agricoles, ou n'ont eu l'exemple que d'une culture routinière; tandis que ceux qui ont connu et pratiqué ces travaux avec intelligence reviennent en grande partie, consacrent leurs économies à l'achat d'une terre, et se mettent résolument à l'œuvre: ils font de bons agriculteurs.

Ces faits incontestables, et dont nous voyons des exemples tous les jours, ne sont-ils pas suffisants pour nous engager à redoubler d'efforts pour apprendre à nos enfants le métier de cultivateur dès leur jeune âge?

Quand on connaît le mal et le remède, on peut surmonter les difficultés, et si nous y parvenons, ce sera profit pour l'agriculture, profit pour la moralité et profit pour l'avenir des enfants.

Serions nous excusables si nous ne tentions pas un généreux effort pour offrir aux enfants ce qui leur manque afin d'en faire de bons cultivateurs. Par un travail raisonné, ils retireraient de la terre non-seulement de quoi subvenir à leur existence, mais s'assureraient pour l'avenir une aisance que ne saurait jamais leur procurer le travail dans les manufactures ou les chantiers.

Ce n'est donc pas sans raison que dans tous les pays, depuis déjà quelques années, les gouvernements s'attachent à introduire d'une manière plus générale l'enseignement agricole dans les écoles primaires, et que l'on accorde des sommes assez considérables pour l'établissement d'écoles spéciales pour l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture.

Malheureusement dans notre pays, il y a une lenteur inexorable de la part du plus grand nombre de nos cultivateurs à apprécier l'utilité de cette science devenue aujourd'hui si nécessaire aux jeunes gens de nos campagnes. Aussi l'enseignement contre lequel on se soit le plus opposé dans nos campagnes, est celui de l'enseignement agricole. Quel embarras n'a pas éprouvé le Conseil de l'Instruction Publique quand il s'est agi d'introduire dans les

écoles un petit traité sur l'agriculture: on a même été obligé de menacer de suspendre l'allocation aux municipalités scolaires qui se refusaient à introduire ce livre dans nos écoles.

Il en est ainsi de nos écoles spéciales d'enseignement agricole; elles ne sont pas suffisamment fréquentées par les jeunes gens de nos campagnes; on devrait y compter un plus grand nombre d'élèves. Nous l'avons souvent répété, chaque société d'agriculture devrait être représentée dans ces écoles d'agriculture. Ce ne sont pas les sujets qui manquent, les bourses disponibles sont toujours remplies. Il est à notre connaissance que le Directeur de l'Ecole d'agriculture de Ste. Anne ait souvent été obligé de refuser l'entrée de l'Ecole à des jeunes gens, à défaut de bourses disponibles. Si l'octroi fait au Conseil d'agriculture par notre Parlement Provincial n'est pas suffisant pour accorder plus de dix bourses à chacune de nos écoles d'agriculture, chaque société d'agriculture, par une souscription particulière de la part de chacun de ses membres, devrait y envoyer un élève à ses frais.

Généralement on ne fait pas assez pour l'agriculture. On s'appuie trop sur l'aide de nos gouvernements, et encore si l'on mettait à profit les sommes qu'il dispose en faveur de l'agriculture, la somme de bien que nous en retirerions serait immense. Il arrive encore trop souvent que ces sommes destinées à l'encouragement de l'agriculture sont dépensées en pure perte, pour satisfaire des ambitions personnelles, sans même que les autorités auxquelles est confiée la distribution de ces argents en aient connaissance. Nous avons pu nous même constater ces faits. Pour le présent, nous ne les indiquerons pas ici. Nous nous contentons simplement de signaler la chose, afin que ceux qui par leurs efforts constants ont réussi à obtenir des octrois considérables pour favoriser l'agriculture puissent se rendre compte si les argents votés ont été employés à leur véritable destination. Nous ne pouvons pas notre Gouvernement ou ses principaux officiers de coopérer à cet état de choses si nuisible à la cause agricole, en ce que l'usage des fonds n'est pas scrupuleusement employé aux fins pour lesquelles ils étaient destinés; mais nous faisons allusion à ceux qui en dernier ressort sont appelés à veiller à la distribution de ces octrois. Ces faits existent et donnent le prétexte d'avancer que même les sommes considérables votées pour l'amélioration de notre agriculture sont insuffisantes à produire quelque bien.

Si comme le disait un auteur "un seul homme suffit souvent dans un pays pour amener le progrès, surtout dans les choses qui ont rapport à l'agriculture," combien plus ce progrès serait appréciable, si tous les cultivateurs, comme un seul homme, s'unissaient ensemble pour cimenter cette base du véritable progrès agricole en lui accordant plus de solidité, c'est-à-dire en faisant disparaître cette culture routinière si fatale aux cultivateurs. Pour y arriver sûrement, le seul remède se trouve dans l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture donné aux jeunes gens dans nos écoles d'agriculture. Soyez certains, cultivateurs, que les jeunes gens qui auront été initiés à tous les secrets d'une bonne agriculture, qui sauront apprécier tous les trésors que l'on peut retirer d'une terre par une culture raisonnée et faite avec intelligence, ne chercheront pas à se procurer ailleurs les moyens de subvenir à leur existence. Ils n'aspireront certes pas à désertir le toit paternel pour aller respirer l'air empesté des villes qui outre les dangers sans nombre qu'elles leur offrent, ne pourraient leur promettre qu'un avenir incertain et des déceptions nombreuses.